

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

ANATHEME

Il est sur les hauts lieux, sur les saintes montagnes,
 Pur comme le soleil inondant nos campagnes,
 Un astre radieux sans ombre ni déclin
 Pour l'œil qui peut fixer son reflet tout divin.
 Du vrai, du bien, du beau c'est la douce lumière
 Qui seule éclaire tout au ciel et sur la terre
 Et seule nous attache à la création
 Où souffre et se débat éternel Ixion,
 L'esprit qui sans le cœur veut sonder tout mystère
 Et de ses vains efforts blasphème ou désespère.

Malheur donc à celui qui, dans un jour maudit,
 Las d'espérer, d'aimer, de soi, de tout, s'est dit
 Que la vierge au cœur pur, la femme au front candide,
 L'amour et l'amitié, le beau lac qu'un vent ride,
 La source murmurante et les ombres des bois,
 Du Cid et de Macbeth les tragiques exploits,
 Un beau vers, un doux chant, de Raphaël les toiles,
 De l'espace azuré les archipels d'étoiles
 Ne sont qu'une chimère et que, tout bien pensé,
 Sauf pour un esprit faible ou pour un insensé,
 Ces divins idéals, dans de confus mirages,
 Ne sont que de vains bruits et de fausses images !

A. GAUDEFROY.

UNE AVENTURE EN CALABRE

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long ; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure... ma foi ! comme ce monsieur que nous vîmes au Riney ; vous en souvenez-vous ? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois ; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire ; quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon ; mais comment faire ? La nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins ; car pour moi, j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal : ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux ; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit...), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions. Français, imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nous guider le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant

fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mit au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne : ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa bien-aimée.

Le souper fini, on nous laisse : nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé. Une soupenette élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait ; espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout en lormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer ; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : *Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux ?* A quoi la femme répondit : *Oui*. Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je ? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant ! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul, je ne pouvais ; la fenêtre n'était guère haut, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui ; moi derrière la porte : il ouvrit ; mais avant d'entrer il posa la lampe que sa femme vint prendre ; puis il

entre pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : *Doucement, va doucement.* Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents ; et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre .. Ah ! cousine... Il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant je compris enfin le sens de ces terribles mots : *Faut-il les tuer tous deux ?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

P.-L. COURIER.

A MON FRERE

Comme l'oiseau quand vint l'hiver,
Fuit vers des régions lointaines,
Traverse les forêts, les plaines,
Franchit les montagnes, la mer ;

Ainsi toi tu partis hier
Rempli d'illusions sereines.
Et vers des rives incertaines
Tu t'enfuyais heureux et fier

Que tes rêves s'accomplissent,
Que joie, amour, succès, s'unissent
Pour rendre ton séjour charmant.

C'est là le vœu le plus sincère
Que fait pour toi ton jeune frère
Et qu'il t'offre bien tendrement.

Montréal, mars, 1891.

HECTOR D'HAUGRY

UNE SOIRÉE DE FAMILLE

I

Il est cinq heures du soir. Depuis longtemps déjà le soleil a quitté l'horizon, réservant sa bienfaisante chaleur à d'autres climats. Un vent automnal secoue la nature transie sous son manteau décolorée. Des tourbillons de feuilles fanées et d'herbe sèche arrachée au sol noirci, se promènent dans l'espace. Seules quelques étoiles, accourant du plus profond des cieux, tempèrent la tristesse de l'humide saison.

Les troupeaux grelottant sous les premières froidures, quittent en bêlant leur paturage, et suivent leur maître dans les sentiers de la ferme. Celui-ci, contemple avec un brin d'orgueil les richesses de son domaine, et heureux du travail de sa journée fredonne son air favori, en regagnant son foyer. Il sait que là un cœur de femme dévouée bat pour lui, que des enfants chéris lui ménagent des baisers caressants.

Le brave homme ne s'est pas trompé. Pendant qu'avec effort, il remuait la terre de son champ et préparait une nouvelle moisson d'épis dorés, la compagne de ces jours, jamais inactive avait mis une dernière main à son ménage. Tout était prêt pour recevoir son cher époux. La volaille dormait en sûreté dans sa retraite; le petit bétail avait reçu sa part de largesses, et deux chaudières de lait, couvertes d'une neigeuse écume reposaient sur le perron.

A l'intérieur, le poêle ronflait, repandant un délicieux fumet tandis que deux marmots, blancs comme la neige, charmants à croquer dans leur petite jaquette de toile, avaient l'œil à la fenêtre pour saluer le retour de "papa".

Soudain le propriétaire apparaît sur le seuil de sa chaumière. Cette fois-ci, il m'arrivait pas seul. Le père Jos, une ancienne connaissance, l'accompagnait. C'était un gentil veillard, qui, crânement portait ses 92 ans revolus.

L'apparition, au milieu de la famille de cet hôte distingué — car il faut vous dire de suite que le père Jos était un patriote de 37, glorieux de ses sept ans d'exil apporta une joie inattendue. C'est qu'il était bien aimé de ces braves gens, et que sous sa veille poitrine s'agitait un grand cœur dont la générosité sans borne ne leur était pas inconnue. C'est par son entremise qu'ils avaient conçu ce saint amour dont les liens indissolubles enlaçaient aujourd'hui leur si heureuse et si paisible existence. C'est lui qu'on avait choisi, comme parrain à

l'aîné, Aussi, après 3 ans d'absence, combien son arrivée était accueillie avec un vif sentiment de satisfaction. Les enfants, après avoir cueilli sur la bouche de leur "papa" leur baiser du soir, sautèrent au cou du vieillard et couvrirent sa figure rayonnante de leurs jeunes caresses. Tout dans la maison se revêtait d'un air de fête.

Après les compliments et les informations ordinaires, on alla avaler le *petit coup d'appetit*, avant de prendre le souper, brillamment servi, sur une belle nappe rose, la nappe des grandes fêtes. Tout était préparé à point : en effet la mère se multipliait pour soutenir sa réputation de bonne cuisinière. Elle était aux petits soins auprès du vieillard, qui se pâmait d'aise en louant la saveur exquise des mets. Puis, comme tous les gens de son siècle il aimait à faire chanter des glouglous dans sa gorge. Quand les vapeurs d'un liquide généreux eurent produit leur effet, les calambours et les fines reparties tombaient, à foison de ses lèvres. Bref, les convives s'en donnèrent à cœur que veux-tu.

Le repas fini la vieille habitude ne fut pas interrompue— on bourra les pipes, et pendant que des nuages de fumée couraient dans l'appartement, on attisa le feu d'une conversation roulante. On parle de mille choses. Tous les souvenirs antiques furent tirés de l'oubli. On a tant à dire après 3 ans de séparation !!

Pendant ce temps-là, les voisins qui avaient eu vent de la bonne nouvelle, arrivaient les uns après les autres, en tapant du talon, en criant, et en chantant. Tous voulaient revoir leur vieil ami.

En moins d'une heure la maison s'était remplie ; et un concert de voix disparates, agrémenté de bruyants éclats de rire, jetait ses notes enjouées à tous les échos de l'humble chaumière.

Après avoir glosé sur la politique, le commerce, l'agriculture et que sais-je... On se prit à raconter des histoires de *revenants*, de *morts*, de *voleurs*, de fantômes aériens. Chacun avait un fait personnel à signaler.

J.-L. BOISSONNEAULT.

Montréal, mars 1891.

(A continuer)

APPRECIATIONS DIVERSES

— SUR —

La Littérature au Canada en 1890,

Nous venons de parcourir un volume fort intéressant que M. l'abbé Baillargé a publié sous ce titre.

C'est le relevé, avec d'excellentes appréciations, des ouvrages français parus au Canada en 1890. Voilà une très bonne idée dont on doit féliciter son auteur. Cet ouvrage facilitera considérablement les amateurs de la littérature, et continué chaque année, comme se propose de le faire M. l'abbé Baillargé, formera une table précieuse des productions des auteurs Canadiens-Français, avec une critique raisonnée et des extraits des comptes-rendus à l'appui.

A ce titre seulement, cette publication mériterait d'être encouragée par tous les amis de la langue française au Canada.

Nous aplaudissons à l'apparition de ce charmant petit volume, d'un aspect séduisant et qui renferme tant de bons et utiles renseignements. Nous espérons que le courageux directeur de la Revue « la Famille » excitera, — en faisant ainsi connaître les nouvelles productions littéraires de ce pays, — la curiosité des lecteurs et secondera l'insouciance trop générale du public pour toutes les œuvres imprimées qui n'appartiennent pas à la politique ou aux faits divers. *Le Petit Figaro*

L'Étendard.

Si jamais un écrivain mérite qu'il être encouragé, c'est bien ce prétre généreux et dévoué que la tâche la plus laborieuse ne rebute ni ne décourage.

ALMA F.-M.

Encourageons donc cette œuvre nationale et payons le tribut de la reconnaissance au vaillant écrivain qui travaille tant pour la gloire de sa patrie.

R. B.

* * *

« *La Littérature au Canada* est un joli volume in-18, de 350 pages, en vente chez l'auteur, à Joliette, au prix de 50 centins. Elle nous donne la nomenclature des publications de tout genre, parues en 1890, et les fait suivre d'appréciations, tantôt personnelles à son auteur et tantôt empruntées. Nous en avons compté plus d'une centaine. Cette longue proposition de titre un peu pêle-mêle, mais la table alphabétique des auteurs appréciés remédie à cet inconvénient presque inévitable, et permet, sans perdre de temps, de faire connaissance avec n'importe lequel de ces derniers. Ces détails suffisent pour faire comprendre l'importance de ce travail, et les services qu'il est appelé à rendre. Il permet de se procurer, en un clin d'œil, des renseignements que l'on ne pourrait avoir autrement qu'en feuilletant des journaux et des revues que l'on n'a pas toujours sous la main. Il rend aussi un immense service en faisant connaître cette foule de produc-

tions nouvelles parmi lesquelles les lecteurs peuvent ensuite faire un choix intelligent. Ce petit dictionnaire descriptif de *La Littérature au Canada*, en 1890, devrait donc se trouver entre les mains de toute personne qui a quelque instruction.

L'auteur aurait ainsi l'avantage de rentrer dans ses déboursés, et pourrait, tous les ans, comme il semble en avoir l'intention, nous donner un travail identique. Après un certain temps, nous aurions une précieuse collection à laquelle les années ne feraient que donner du prix.

La Semaine Religieuse de Québec.

“ C'est une idée très pratique, l'ouvrage qui en est sorti est intéressant au plus haut point, comme tout ce qu'édit le vaillant abbé ; cette publication mérite le sincère encouragement des connaisseurs.

Si cette œuvre est bien comprise elle se pérenniera et se renouvellera d'année en année, nous annonce l'éditeur. Nous souhaitons de tout cœur qu'il en soit ainsi, la chose en vaut la peine.

Typographiquement le volume qui s'intitule : *La Littérature au Canada en 1890* est très joli ; de sorte que la forme convient au fond. Succès à une aussi louable entreprise.

La Presse.

Travail très intéressant, d'une valeur réelle sous le rapport du fond et sous celui de l'exécution qui est de fort bon goût.

Je vous en remercie à bien des titres, et bien des amateurs vous en remercieront avec moi, car vous ouvrez là une série qui sera de plus en plus appréciée d'année en année.

Vous nous assurez l'avenir, mais qui nous rendra le passé et remontera jusqu'aux jours de nos premiers écrivains que l'on ne retrouve que dans nos communautes religieuses, chez les Ursulines de Québec, les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, et à Montréal à l'Hôtel-Dieu encore, à la Congrégation, au Séminaire.

Il faut même remonter plus haut jusqu'à Jacques-Carrier et jusqu'à Vezani.
Voilà une belle tâche à remplir.....

P. ROUSSEAU, P. S. S.

Veillez accepter mes sincères félicitations pour votre nouveau livre. Outre sa grande utilité, il est intéressant au plus haut point. J'en ai lu plus de la moitié d'un seul trait, je ne pouvais me résoudre à m'arrêter.

J.-M. ROUX.

Vous avez réussi dans votre entreprise, et permettez-moi de vous offrir mes félicitations.
N. CAROX, père.

Le Modes français illustrées. Nous aimons à croire que les feuillets de cette revue sont bons, nous ne les connaissons point. Le programme de cette revue comprend du reste : explication des gravures de mode, broderie, crochet, tapisserie, lingerie, éducation, instruction, étiquette, décoration de la maison, économie. L'abonnement est de \$3,00 par an. S'adresser : J. Lessard & Cie, boîte 1110 Montréal.

EN EUROPE PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE NEUVIÈME (suite)

DE LYON A ST-JEAN DE MAURIENNE

Cruet. On traverse l'Isère dont on a remonté la vallée pendant quelque temps. Nous suivons le lit des rivières, un chemin de fer ne peut passer tout droit à travers ces montagnes.

La nuit, qui tombe vite dans ces ravins, nous surprend à l'entrée de la vallée de la Chaumière. Nous voyageons dans l'ombre géante entre deux murailles abruptes, pendant que la lune éclaire les sommets éclatants de blancheur et le bleu pâle des cieux où scintillent les étoiles.

Chamousset, Aiguebelle, Epierre, enfin *St-Jean-de-Maurienne*, où un omnibus me conduit à l'Hôtel de l'Europe, à un mille environ.

Dimanche, 26 janvier (1). — Bonne nuit, bon dormir ! Je cours dire ma messe, avec une soutane trop petite que me prête un petit vicaire de la cathédrale ; car cette minuscule ville de 3,000 âmes est érigée en évêché. De l'évêque et de son entourage, je ne connais rien, étant trop pressé pour entreprendre à faire des connaissances.

L'église a une belle nef et renferme le tombeau de plusieurs de ses anciens évêques. Sur une place publique on voit une statue du Dr Fedéré, l'inventeur de la médecine légale, qui était natif de St-Jean.

A 8 heures, par un chemin de raccourci, le garçon portant ma valise sur son dos, je gagne la gare en route pour l'Italie.

(1) C'est-à-dire, lundi, 27 janvier.

CHAIPTRE DIXIEME

DE ST-JEAN-DE-MAURIENNE A ROME

Dimanche, 26 janvier (Lundi, 27). — *St-Michel*, nous montons toujours ; des taches de neige recouvrent le sol ici et là ; *La Praz*, six pouces de neige. Je la salue comme une vieille amie, une canadienne. *Modane*, on passe à la douane, et nous prenons un train italien. “ *Partanza, Partanza* ” au lieu du mot qui donne le signal depuis le Havre : “ Messieurs les voyageurs, en voiture, s’il vous plait, en voiture. ”

A 10½ heures nous partons. Dix minutes après nous sommes dans le tunnel du Mont Cénis. Voici ce qu’en dit mon guide : “ Ce tunnel a trois lieues de long, il a été commencé en janvier 1861 et terminé le 26 décembre 1870. Le percement s’est fait à l’aide de machines spéciales, mues par l’air comprimé sous la direction des ingénieurs Sourmellier, Grandis, et Grattoni. Le nombre des ouvriers occupés de chaque côté était en moyenne de 1500 à 2000. L’ensemble des frais s’est monté à 75 millions de francs. Les parois sont presque partout maçonnées, la largeur est de 25 pieds et la hauteur de 19. Il y a une lanterne tous les quinze cents pieds. ” La traversée cette fois a duré 30 minutes.

Stazione di Bernadecchio. Salut beau ciel d’Italie, pur comme l’azur, riant comme la lumière. Déjà les maisonnettes de ces montagnes se distinguent par une forme, une couleur et un goût artistiques.

Baulard, Oula, et nous entrons dans la belle vallée de la Loire. *Salbertrand* et *Chiomonté*. Les Alpes sont plus coquettes de ce côté-ci que du côté français.

La vallée se rétrécit en un ravin sauvage, bizarre, charmant. Chaque coteau est littéralement couvert de vignes ; on voit la route du Mont-Cénis monter en ziz-zag sur le flanc à pic. Tout-à-coup à vos pieds *Suse* nous apparaît au fond de son vallon circulaire, entourée de hauts peupliers et de vignobles épées, *Manca-Susa*.

J’ai faim. Rien à manger à ces petites stations, où nous

n'arrêtons qu'une demi-minute. Une heure et quart nous sépare encore de Turin. Patientons.

Ah ! Ah ! à *Bussoleno* j'ai pu me procurer une bouteille de chiomonte, et deux croustons desséchés comme ceux de M. D...

La vallée s'est étendue en une plaine large d'un mille plus ou moins, bordée de hauts remparts de montagnes, cultivée aux petits soins, vraie forêt de châtaignes ; c'est gentil. Il fait chaud, il fait bon.

Enfin ce n'est plus une vallée, c'est la vaste plaine du Piémont (au pied des monts) uni comme la main. *Bougone, S. Antonio, Condove, S. Ambrogio, Angliana, Rosta, Alpi gnano*, et aux portes de Turin *Collegno*. Tous ces noms sonnent doux et sonores. La langue italienne est musicale.

25 minutes d'arrêt à Turin où je prends un café au lait. Je connais cette belle ville, à la population raisonnable, pour l'avoir visitée il y a cinq ans.

Nous traversons le Pô — plaine unie — puis le terrain devient plus accidenté jusqu'à *Asti*, le premier endroit où nous arrêtons passant par-dessus toutes les autres stations, car nous sommes dans un train rapide, galopant, cahotant, qui me permet à peine d'écrire.

Alexandrie, Novi ; à 5 heures nous entrons dans les collines et les montagnes qui entourent et fortifient Gênes. A 5½ heures, Gênes.

Lundi, 27 janvier (mardi, 28). — Il est une heure de l'après midi ; nous quittons Gênes. Tout droit je me rends à Rome, où j'arriverai vers 11½ heures ce soir. Je puis entamer la nuit prochaine, j'ai si bien dormi cette nuit, me couchant à 10, me levant à 8 heures.

Hier soir, j'ai circulé dans les rues étroites, à travers les Palais de marbre, hauts, architecturaux de Gênes la superbe.

Superbe en effet ! et quand on songe que ces palais ont été élevés il y a plus de quatre siècles, alors que le luxe des maisons particulières était moins développé qu'aujourd'hui, on est frappé d'étonnement.

J'ai passé l'avant-midi au cimetière *Campo santo*. Je l'avais déjà visité ; il n'en a pas été moins nouveau pour moi. Le crayon se refuse à décrire tant de richesses, de sculptures si fines, si délicates, si variées, marbre qui pleure, qui prie, qui espère. Ah ! que j'aurais voulu vous voir là !

En passant à la cathédrale S. Lorenzo, j'arrêtai. Il y a une chapelle dédiée à S. Jean Baptiste, où se trouvent les reliques insignes de ce saint Précurseur, apportées de la Palestine pendant les croisades. Je ne manquai pas de les visiter (ce qui coûte un franc), et de m'agenouiller devant elles pour prier mon saint patron.

De Gênes à Spezia, on suit la *rivière* ou plutôt la rive du levant, un des plus beaux pays du monde. D'un côté la vaste mer, de l'autre une montagne qui s'élève en amphithéâtre, couverte de forêts d'oliviers, de palmiers et d'orange's, de vignes hautes, où se détachent des maisons de campagne coquettes, des villages hardiment perchés, des villes fraîches au fond des ravins. L'eau en vient à la bouche, quand on voit tout un verger d'oranges avec des fruits verts, jaunissants, jaunes comme des pommes d'or. Il n'y a qu'un ennui, les tunnels qui succèdent aux tunnels, ils nombrent 80.

Nombreuses sont les stations au nom sonore comme un timbre ; mais, comme j'ai pris le train direct et rapide, nous les brûlons presque toutes, n'arrétant qu'aux principales : *Nervi, Chianari, Levanto, Spezia*.

Toute cette côte est fréquentée l'été par une multitude d'étrangers, qui viennent y prendre les bains de mer ; et même l'hiver à cause de la douceur de son climat.

4 $\frac{1}{2}$ heures. Nous voici à Pise, après être arrêtés à *Sarzana*, à *Avenza*, d'où l'on aperçoit sur la gauche les célèbres carrières de Carrare, et *Pietrasanta* ; n'est-ce pas que ça sonne bien ?

J'ai déjà visité Pise, son dôme (ou cathédrale), son baptistère, son *campo santo* et sa campanile ou tour penchée. Cette ville est recherchée par les asthmatiques et ceux qui ont besoin d'un climat doux et humide, on y enverra Phonsine.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE VIII

Gabrielle gisait dans son lit, calme et résignée comme d'habitude, mais Mélanie était assise toute droite et les yeux dilatés. Elle avait encore son air inquiet et ennuyé de la veille avec ce regard bourru qui donnait à sa physionomie une expression étrange. Les mains violacées sous l'étreinte de la mort étaient serrés convulsivement l'une contre l'autre, et sa voix qui semblait sortir du sépulcre où elle était sur le point de descendre répétait encore l'éternelle refrain de la veille sur un ton de plus en plus déterminé quoique d'un accent plus brisé. Clara se tenait patiemment debout d'un côté du lit, ayant à la main une tasse de thé qu'elle s'était efforcé, par voie de persuasion, de faire avaler à la malade, et Sr Marie de Ste Agnès, le rosaire à la main, se tenait de l'autre tâchant avec bonté de la persuader de considérer de nouveau sa détermination. Mais à toutes ses raisons et à tous ses efforts, comme si elle n'eut eu que cette idée dans la tête et que cette manière de l'exprimer elle répondait invariablement.

Je vous dis, Mère, il est inutile d'insister, que je veux m'en aller. — Je vous le dis et je partirai. — Je ne veux pas qu'on me garde ici plus longtemps par force ; vous ferez aussi bien de m'apporter de suite mes habits.

Allons ! allons ! Mélanie. Ne parlez pas ainsi à notre mère, ne put s'empêcher de s'écrier à la fin Clara avec impatience.

Occupez-vous de ce qui vous regarde, reprit Mélanie avec colère, et allez-vous en avec ce thé ; je n'en prendrai pas une seule goutte.

Laissez-là la tasse, mon enfant, dit la Sœur. Peut-être qu'elle la prendra plus tard ; et elle ajouta en se tournant vers Mélanie :

Dois-je envoyer chercher votre Mère, Sœur Marie de St-Anselme, et lui dire que vous partez.

Combien de fois dois-je vous répéter la même chose, s'écria Mélanie dans un accès de colère, effrayant à voir dans une personne déjà aux prises avec la mort. — Je veux partir, je le répète, je veux partir. — Je hais la maison, je hais les enfants, je hais les sœurs. Je ne passerai pas ici un autre jour ; pas même quand vous me compterez mille livres sterling. — Je m'en vais, et je voudrais bien savoir qui m'en empêchera.

Jusque là Gabrielle avait écouté avec un air d'indignation mal comprimée, mais en entendant l'insolence de ces dernières paroles, elle ne put se contenir plus longtemps, et se dressant dans son lit elle s'écria pendant qu'elle dardait sur sa compagne un regard flamboyant : Mélanie ! comment pouvez-vous parler ainsi à notre Mère après tous ses soins et ses bontés pour vous ?

Clara cette fois gardait le silence, mais en la voyant, on devinait l'indignation qui grondait dans son âme. Sr Marie de Ste-Agnès

lui fit signe de demeurer tranquillement où elle était et se dirigea elle-même vers Gabrielle à qui elle dit :

Ma chère enfant, je vous en prie, ne dites plus une parole, vous l'exciteriez davantage. — Priez plutôt pour elle, oh oui ! priez bien pour elle, Notre-Dame. Le démon voit qu'il n'a plus de temps à perdre, et il veut l'attirer dans ses pièges au dernier moment ; ainsi ne perdons aucune chance de la sauver. Je vais allumer les cierges sur l'autel ; pour vous, continuez à prier notre bonne mère-du ciel pour qu'elle nous prête assistance.

Mais, ma mère, continua Gabrielle, je ne puis pas souffrir qu'on nous parle ainsi : cela me va droit au cœur.

Oh ! s'il ne s'agit que de moi, reprit la sœur avec son tranquille et angélique sourire, ne vous en troublez pas, car je vous assure que cela ne me fait absolument rien. Tout ce que je veux, c'est de sauver ma pauvre âme ; ainsi si vous avez de moi quelque souci, ce qui pourra m'être le plus agréable sera de prier de toutes vôtres forces pour qu'elle soit délivrée au plus tôt de cette tentation de partir.

Sr Marie de Ste-Agnès, en terminant ces paroles se dirigea vers le petit oratoire à l'extrémité de l'appartement, et pendant que Clara allait chercher la première maîtresse des enfants elle alluma les cierges devant la statue de Notre-Dame et s'agenouilla pour prier. Henriette la regardait, de son lit dans un silence mêlé d'étonnement. Elle ne comprenait rien à cet anxieux désir de la jeune sœur pour retenir Mélanie à l'infirmerie. Elle n'avait jamais compris la véritable valeur d'une âme et elle se disait, qu'à la place de Sr Marie de Ste-Agnès, elle aurait été trop heureuse de se débarrasser d'une patiente aussi ingrate et aussi turbulente.

Elle était encore absorbée dans cette pensée lorsque la religieuse se levant après avoir fini son "memorare" et remarquant qu'Henriette était enfin éveillée, s'approcha pour lui demander comment elle avait passé la nuit.

Merci, madame, j'ai très-bien dormi toute la nuit, répondit Henriette avec réserve.

Mais ne vous ai-je pas dit hier que vous ne devez pas m'appeler "madame" dit la sœur en secouant la tête avec bonne humeur ? Est-ce donc si difficile de dire "mère" ?

Mère, répéta Henriette presque machinalement ; mais aussitôt elle ajouta avec animation :

Je n'ai encore appelé personne de ce nom de mère ! Moi je n'ai jamais connu de mère.

Eh bien ! raison de plus pour commencer au moins maintenant ; mais, ajouta la Sœur avec bonté, vous ne devez pas vous borner à nous appeler "mère", il faudra croire que nous le sommes véritablement. Maintenant, si vous vous sentez assez bien, n'aimeriez-vous pas à vous habiller et à descendre pour le déjeuner.

Henriette ne goûta que médiocrement cette proposition. Si elle descendait, pensait-elle, elle ne manquerait pas de rencontrer les autres pénitentes, et à en juger par Mélanie, il lui semblait parfaite-

ment impossible de demeurer en semblable compagnie. Mais le regard plein de bonté de la religieuse était encore anxieusement fixé sur elle et, ne voulant pas paraître rebelle en sa présence, elle se leva et commença sa toilette. Sa robe de coton et le simple bonnet, qu'elle avait reçu la veille en entrant, étaient encore sur une chaise auprès du lit. Henriette les revêtit en silence et avec un sentiment de honte et de dégoût non moins grand que si elle eut revêtu la livrée d'une condamnée.

Dans l'état de faiblesse et de souffrance où elle était encore, l'effort qu'elle fit pour surmonter cette répugnance fut au dessus de ses forces et elle fut sur le point de défaillir. Sr Marie de Ste-Agnès s'en aperçut et la fit asseoir dans une grande chaise tandis qu'elle envoyait Clara lui chercher à déjeuner. Quand celle-ci revint, Henriette se sentit trop malade pour pouvoir rien prendre. Regardant, avec un sentiment insurmontable de dégoût, le pain et le beurre avec la grande tasse de thé qui étaient devant elle, elle ferma les yeux et, en silence, s'adossa dans sa chaise en y appuyant la tête, accablée sous le poids de sa misère.

Sr Marie de St-Anselme, la première maîtresse des enfants, entra en ce moment, et voyant l'abattement profond qui se lisait sur les traits expressifs d'Henriette, elle s'approcha en disant :

Oh ! je crois que vous n'êtes pas de force à prendre un déjeuner aussi substantiel. Emportez tout cela, Clara, ajouta-t-elle, et voyez si vous ne pouvez pas trouver quelque chose de meilleur et de plus léger.

Clara obéit et revint bientôt apportant des biscuits et du bon café bien chaud. Henriette qui se mourait presque d'inanition et d'épuisement se mit à manger avec appétit, ce que voyant, Sr Marie de St-Anselme se dirigea vers Mélanie dont l'humeur ne s'était guère radoucie pendant cet intervalle. Voyant qu'elle persistait dans sa détermination de quitter le couvent, Sr Marie de St-Anselme revint tranquillement vers l'infirmière et lui dit d'aller chercher les habits de la malade. La jeune sœur, en entendant cette injonction, parut consternée et elle ne put s'empêcher de dire à voix basse : Oh ! mais sûrement, vous ne la laisserez pas partir n'est-ce pas ?

Apportez de suite ses habits, répéta à haute voix et d'un ton ferme la première maîtresse. Sans doute qu'elle va partir, puisqu'elle persiste à le demander.

Un éclair de triomphe brilla dans l'œil hagard de Mélanie ; s'aidant de son couvrepied elle parvint, à s'asseoir et s'écria avec emportement : Ah ! je vais donc faire enfin ma volonté ! Aussi ai-je eu assez de trouble pour y parvenir ! Et nous allons voir si je ne sors pas de ce misérable trou plus vite que je n'y suis jamais entré ! Que faites-vous là, s'écria-t-elle d'une voix sauvage en se retournant vers Sr Marie de Ste-Agnès qui, avec une partie des vêtements de la malade, se tenait debout près d'elle patiemment, pour l'assister dans la tâche difficile de sa toilette.

J'attends pour vous aider à vous habiller, mon enfant, répondit doucement la sœur, car je crains que vous ne soyez pas assez forte pour le faire toute seule.

Oh ! je ne suis pas assez forte, vous croyez ! Nous allons le voir bientôt pourtant répliqua la fille avec colère. Allez-vous en ! ajouta-t-elle en poussant violemment la sœur, je ne veux pas de vous — vous n'êtes qu'un embarras et je ferai beaucoup mieux sans vous.

Honte ! honte ! s'écria Clara avec indignation ; et Henriette elle-même ajouta tout haut : Venez, madame, laissez-la, elle va vous tuer, si vous restez là,

Mais la jeune sœur ne gougea pas, et il n'y avait que de la piété dans sa figure douce et calme quand elle se retourna vers Mélanie et lui dit d'une voix suppliante :

Mon enfant, ma pauvre enfant ! que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez ainsi ? C'est la dernière heure que vous passez avec nous ; ne me donnerez-vous pas la consolation de vous aider pour la dernière fois ?

Mélanie hésitait. Quelque chose comme un sentiment plus humain disputait à la colère l'expression mobile de ses traits. Mais elle résista à ce bon mouvement et arrachant ses bas des mains de la sœur elle essaya de les mettre seule. Si faible que fut cet effort, c'en fut trop pour son corps épuisé. A peine avait-elle mis le pied à terre qu'une pâleur mortelle couvrit ses traits et elle s'évanouit en disant avec effort : je me meurs, ô mon Dieu, pitié, je vais mourir ! Elle serait tombée si Sr Marie de Ste-Agnès n'avait pas été là pour la recevoir dans ses bras. Aidée de Clara elle la replaça sur son lit. Il n'y avait plus de probabilité ni même de possibilité de rébellion et en conséquence la première maîtresse la laissa aux soins de la jeune infirmière et retourna à ses devoirs à la salle commune. Pendant plus d'une demi-heure Mélanie demeura sans connaissance, plus morte apparemment que vive. Quelques plaintifs gémissements rappelant seuls de temps en temps qu'elle n'avait pas cessé de vivre. Pendant tout ce temps Sr Marie de Ste-Agnès veilla sur elle avec autant de tendresse dans le regard et d'anxiété dans les traits que si l'ingrate et grossière fille eut été son unique enfant. A la fin Mélanie commença à revenir un peu à elle-même. Ses joues en se ranimant perdirent quelque chose de leur pâleur cadavérique ; ses mains crispées s'assouplirent. Elle ouvrit les yeux et rencontrant ceux de la jeune mère fixés sur elle avec anxiété, elle poussa un long soupir et dit d'une voix suppliante :

O mère, c'est fini maintenant ! Mais voudrez-vous, pourrez-vous jamais me pardonner ?

Qu'est ce qui est fini, demanda l'infirmière ?

La tentation, mère, Oh ! elle était si forte, c'était plus fort que moi ! Mère, oui, c'était plus fort que moi, et il me semblait impossible d'y résister.

Eh bien ! ne vous en inquiétez pas maintenant, mon enfant, reprit tranquillement la religieuse. Elle ne reviendra plus je l'espère.